

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Une histoire d'enfance

Dany Laferrière, *L'Odeur du café*, Montréal, VLB éditeur, 1991, 200 p.

Jean Jonassaint

Numéro 64, hiver 1991–1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38511ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jonassaint, J. (1991). Compte rendu de [Une histoire d'enfance / Dany Laferrière, *L'Odeur du café*, Montréal, VLB éditeur, 1991, 200 p.] *Lettres québécoises*, (64), 21–21.

Tous droits réservés © Les Éditions Valmont, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Une histoire d'enfance

Laferrière a fait le pari d'écrire un livre «tout public».
Il a gagné!



ROMAN
Jean Jonassaint

AVEC CE TROISIÈME ROMAN de trente-huit courts chapitres subdivisés en fragments plutôt autonomes et chapeautés d'intertitres fort évocateurs, Dany Laferrière plonge dans la mémoire de son enfance haïtienne au village de Petit-Goâve à l'été 1963.

De cette quête, il en sort un texte assez original, tout en demi-ton, à cheval sur l'autobiographique et le fictif. Cette ambiguïté, entre autres, découle de l'emploi d'un double registre narratif.

D'une part, celui d'un scripteur-narrateur (jamais nommé ni prénommé), mais qui renvoie insidieusement sinon au nom propre de la couverture, du moins au sujet écrivant – Dany Laferrière – à la dernière page du récit :

[trente ans plus tard] j'ai écrit ce livre pour toutes sortes de raisons.

[...]

Mais j'ai écrit ce livre surtout pour cette seule scène qui m'a poursuivi si longtemps: un petit garçon assis aux pieds de sa grand-mère sur la galerie ensoleillée d'une petite ville de province.

D'autre part, celui d'un enfant de dix ans, narrateur-personnage-principal qui se raconte, raconte pêle-mêle, au gré de ses observations et souvenirs, son micro-milieu, et interpelle le lecteur :

Quand on y pense bien, il ne s'est rien passé durant cet été, sinon que j'avais dix ans. Il faut dire que j'ai été un peu malade, j'ai eu de fortes fièvres, et c'est pour cela que vous m'avez trouvé tranquillement assis aux pieds de ma grand-mère. (p. 11-12)

Roman d'enfance ou récit d'enfant ?

Ces deux fragments d'ouverture et de clôture sont représentatifs des débordements incontrôlables ou incontrôlés du récit. Il est difficile de trancher. D'un côté, il y a tout un paratexte (de l'auteur et/ou de son éditeur) qui laisse à penser qu'il s'agit d'un roman d'enfance à la manière des récits d'enfants: fragmenté, répétitif, subjectif.

De l'autre, il y a l'avant-dernière partie du livre (désignée par erreur comme la cinquième plutôt que la sixième), qui raconte, sous un mode tout à fait impersonnel, omniscient même, la mort inattendue et intolérable d'une petite fille, Sylphise, déjà rapportée plusieurs fois selon divers points de vue dans la première partie.

Cette reprise, sur le mode événementiel, vers la fin du récit d'un incident manifestement antérieur à l'histoire révèle un manque de maîtrise des contraintes narratives et chronologiques. La mort de Sylphise est simultanée à la bonne fortune de Gros Simon, son père, qui de débardeur devient propriétaire-conducteur d'un camion au cœur des observations et souvenirs du petit garçon dès le début de sa maladie, cet été mémorable.

Par ailleurs, dans ce roman ni fantastique ni merveilleux, on comprend mal que le narrateur puisse rapporter ou écrire (en 1991 ou avant) «trente ans plus tard» des événements de 1963 (voir: les pages 11-12 et 200).

Un livre pour les 7 à 77 ans

Pourtant, ces quelques lacunes ne font problème qu'après coup. À la lecture, on est pris par ce roman qui, au-delà de sa candeur, comme nombre de récits haïtiens, débouche sur le tragique: la mort de la petite Sylphise et l'inévitable dépossSESSION de Da, la grand-mère du narrateur.

Rares sont les écrivains qui parviennent à écrire un livre tout public, comme le dit la publicité «pour les 7 à 77 ans». Laferrière a fait ce pari. Avec une écriture dépouillée, quelque peu naïve mais efficace, il l'a gagné. Son *Odeur du café* est un livre désinvolte, parfois superficiel, il ne va pas toujours au bout de ses promesses, mais il est plein d'humour, de tendresse et de gravité.

